

On s'abonne
à l'abonnement
Paris 4 fr. PAR AN.
payables par trimestre et
d'avance.

LE MESSENGER

Abonnés : 4 fr. la ligne
par an, 9 fr. par trimestre
AU COMPTANT
S'adresser à l'Imprimerie

DE TAHITI.

Papeete, le 4 Avril 1858.

AVIS OFFICIEL.

Messieurs les Capitaines des Bâtiments qui se rendent à Port de France (Nouvelle Calédonie) sont prévenus que des boutées approuvées blanches et noires ont été placées pour indiquer les accores des hautes intérieures de la rade. Les Bâtiments devront toujours passer à l'Est des boutées blanches et à l'Ouest des boutées noires ils sont surs d'éviter ainsi tous les dangers.

Le Gouverneur des Etablissements Français de l'Océanie Commandant la subdivision navale.

DUBOUZET.

Faits divers.

Une visite à Saint-Cyr (9 mai 1857).

Il y a un siècle et demi à peine, un peuple et un homme se révélèrent à l'Europe. Ce peuple, c'était la Russie, et cet homme, c'était Pierre le Grand. Etrange et bien curieuse histoire que la sienne ! mélange prodigieux de vertus et de vices amalgamés dans la même fournaise !

Pour gouverner et civiliser des Barbares, Pierre se fit tour à tour et avec la même volonté, maître, soldat, charpentier, taillant le bois d'une barque de pêcheur à Saïdam, apprenant l'exercice de la manœuvre à Branderbourg, étudiant les mathématiques à Londres et à Stockholm ; partout actif, infatigable, partout soutenu par cet immense levier qui est la foi dans l'avenir, et par cette indomptable énergie qui fut aux autres et à soi-même : *le courage*.

Puis un jour, il fut désireux de comparer à ses créations improvisées par la force, à la civilisation qu'il imposait comme une conquête de soldat, l'œuvre du temps, œuvre patiente et qui s'élabora dans le creuset des passions humaines et se peignait sans jamais s'arrêter et faillir. Le fier Prométhée s'en fit par la vieille Europe. Lui dérochant à quelques étincelles du feu sacré qui anime les générations et féconde les empires.

Le czar Pierre vint donc en France. Un jour après une halte dans les bosquets de Versailles et à Trianon, il se rendit à Saint-Cyr. Il entra dans la religieuse maison de M^{me} de Maintenon et de Louis XIV, sans prêter attention aux complaisants pleurs d'allusions ingénieuses des jeunes pensionnaires ; ni à leurs jolis visages, qui exprimaient une surprise un peu malice d'effroi. Il se demanda aux voutes de Saint-Cyr si les chœurs de leurs chants, si les plaintes et les soupirs d'Ether : il veut seulement contempler une fois cette femme qui a tenu si longtemps dans ses mains les destins d'un empire et la volonté puissante d'un roi. Qu'il se hâte, car la mort attend peut-être au chevet !

Il se fit conduire à l'appartement que s'était réservé M^{me} de Maintenon, et qu'elle n'avait pas quitté depuis la mort du roi ; demeure austère et simple, placée au pied du grand escalier, au fond du vestibule de la chapelle ; rez-de-chaussée un peu froid, un peu sombre, dont trois petites pièces, singulièrement transformées, existent encore. C'est là que reposait derrière un épais rideau, la figure enveloppée dans sa coiffe de dentelles, les mains amaigrées et étendues sur sa couverture, cette femme dont la fortune était pour lezar une étude, un problème.

Il entra, c'était à peine si on avait eu le temps de l'annoncer ; — et puis M^{me} de Maintenon était si affable, le chagrin plus que l'âge, avait tellement effacé de cette existence, naguère encore robuste et puissante, qu'elle semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle.

Au bruit que fit l'auguste visiteur, elle entra d'un doigtement ses yeux à demi-voilés par l'assoupissement, — et lui, tirant le rideau de l'alcôve, fixant sur ce visage, encore empreint d'une vive intelligence, un regard investigateur et curieux, il demeura là, debout, pendant quelques minutes, en trouvant à la fois que des questions insignifiantes. — Puis il laissa retomber la draperie et sortit. Il avait voulu voir ; il avait vu.

Aujourd'hui, un autre visiteur, un arrière-petit-fils de

Pierre 1^{er}, le grand-duc Constantin, a visité Saint-Cyr comme le czar ; il s'est débordé un instant de la même curiosité qui le servait à Trianon, il est venu admirer aux murs bâtis par Louis XIV, son plus sûr sauvegarde effacé du grand siècle, mais un enseignement, toujours utile pour les princes : une des raisons de la grandeur de la France.

La noble demeure s'était parée de son mieux pour le recevoir ; elle avait mis sa coquetterie et ses atours, coquetterie guerrière, drapeau déployé, tambour battant aux champs, canon saluant à toute volée l'ami d'aujourd'hui, l'hôte bien venu de tous les temps, il les a vus à l'œuvre, prodigant à ce rôle qu'ils remplissent bientôt, ces élèves de Saint-Cyr, qui, l'avant-veille, avaient défilé sous ses yeux, prenant la tête de l'armée parce que c'est leur droit, et que, noble pépinière d'officiers, ils ont justifié ce nom de premier bataillon de France que Napoléon 1^{er} leur a donné.

Les manœuvres du bataillon, celles de l'artillerie, ont vivement impressionné le prince ; il était bien loin, à-à-dit, de se faire une idée réelle de l'école militaire. C'est qu'en effet il n'est à l'étranger une ressource à l'organisation de cette belle institution. Les écoles de cadets à Saint-Pétersbourg, celles de Potsdam, l'Institut autrichien, attestent, par la beauté de leurs établissements, par l'excellente tenue et la direction intelligente donnée aux études et à l'instruction, la sollicitude des gouvernements pour tout ce qui touche au service militaire, et les dispositions libérales des élèves ; mais il y manque cet ensemble d'aptitudes, cet entraînement, qui caractérisent la jeunesse française. Nos élèves, d'ailleurs, au plus âgés, hommes presque faits, par le développement rapide de leurs forces physiques, comprennent de cette physionomie toute militaire que l'on prend si vite en France, avaient à ses yeux l'attitude de jeunes soldats. En les entendant commander eux-mêmes les manœuvres du bataillon et donner à leur commandement la précision et l'intonation rigoureuse d'officiers déjà exercés, il a pu comprendre avec quelle facilité s'improvisait une armée en France ; il a compris de cette visite son impression profonde et durable.

Courtois et gracieux comme tous les princes de sa famille, le grand-duc Constantin a pris plaisir à pénétrer dans tous les détails de l'organisation du service de l'Ecole. Les cours, interrompus à cause des exercices militaires de cette journée, ont dû pour lui l'objet de questions nombreuses où se révélait un esprit d'observation, de finesse, particulier à sa race, et le besoin d'ajouter sans cesse à une instruction bien vaste par elle-même. Ce qu'il trouvera dans d'autres établissements militaires, dans d'autres écoles, des études scientifiques plus étendues ou plus approfondies, parce qu'elles sont appropriées aux divers services qui les réclament ; mais rien ne peut lui donner une idée plus juste de l'esprit militaire de la France que ces deux ou trois heures passées à Saint-Cyr.

Et quand nous nous repartons par la pensée à la visite que Pierre le Grand avait faite dans ces mêmes lieux, nous comparons involontairement les temps, les hommes, les destins. Un créateur d'empire, un prince supérieur à ses contemporains, jaloux d'arracher son peuple à la barbarie était venu contempler avec une curiosité tout au moins indisciplinée ce qui restait d'une grande puissance, une firme oubliée, déchue, un souvenir presque effacé, le vicaire de Scarron, l'épouse secrète de Louis XIV ; celle qui avait été pendant trente ans l'inspiration de ses volées et l'arbitre de l'Europe. Sans doute, le spectacle d'une grandeur tombée lui parut un grave sujet de réflexion ; il se plut à s'arrêter un moment au seuil d'un siècle qui devait voir le déclin des Bourbons et l'apogée des Robespierres. Aujourd'hui, l'illustre voyageur, le descendant de Pierre le Grand, entouré de tout l'or d'un empire dont la rapide expansion est un prodige, fils et frère de souverains dont le quart de l'Europe est le domaine, venait demander au chef d'une dynastie deux fois appelée à l'héritage de Louis XIV, les secrets de sa force, ses succès — et ces secrets, ce n'est pas une Égérie mourante qui peut les lui révéler. La France et le chef qui elle s'est donné les plus grands rois, mortels dévouement, et dans les institutions fécondes que le dix-huitième siècle pressentait quelquefois, mais qui ne se sont jamais réalisées. P. de Courlin.

On annonce que la France vient, par un arrangement avec la compagnie des Indes, conclue, grâce à l'intervention bienveillante du gouvernement du S. M. le roi de la Grande-Bretagne, d'entrer en possession du terrain où les restes mortels de l'Empereur Napoléon 1^{er} ont reposé à Sainte-Hélène, ainsi que de la maison où il a rendu le dernier soupir.

L'Empereur Napoléon III a décidé, d'après cela, que

